REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Litéraport
2022 • № 9

Sanae Dahman
Université Abdelmalek Essaâdi de Tétouan

Parcours de la déchéance humaine dans *L'anté-peuple*[1] de Sony Labou Tansi

The route of human fall in Sony Labou Tansi's L'anté-peuple

Abstract: The notion of respect in Sony Labou Tansi's novel is omnipresent and evolves throughout the story. A story that paints a society of decline and disillusion following the decolonization of African countries, it is an independence that has cost Africans dearly because it has highlighted the human flaws towards the human. The novel is a real socio-political satire that criticizes the aberrations of postcolonial authority.

Keywords: decolonization, respect, disillusion, satire

« Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme ».
(Aimé Césaire)

L'ère postcoloniale a offert aux Africains un espoir et une foi en l'avenir : c'est la démocratie et le respect des droits de l'Homme censés remplacer le système colonial et l'indigénat. Ainsi, le citoyen africain peut finalement jouir de son indépendance et de sa délivrance.

Malheureusement, cet espoir se transforme en cauchemar dissipant toute l'espérance des peuples opprimés : Frantz Fanon conclut que « la décolonisation est très simplement le remplacement 'd'une espèce' d'hommes par une autre 'espèce' d'hommes »[2]. Les nouveaux pères de la nation succèdent au système colonial et une nouvelle élite se voit attribuer les clés du pouvoir.

---

[1] S.L. Tansi, *L'anté-peuple*, Paris, Seuil, 1983.

[2] F. Fanon, *Les damnés de la terre*, Éditions La Découverte, Paris, 1985.

Cette ère de désillusion et de déchéance a inspiré Sony Labou Tansi, l'écrivain congolais qui a côtoyé de près les malheurs des deux Congo au lendemain des indépendances. Connu par son écriture subversive et dissidente, il s'attaque à la dictature fraichement installée en Afrique et spécialement au Kikongo. C'est une rupture par rapport à la thématique des écrivains de la première génération, Séwano Dabla parle de *nouvelles voies*[3]. Des voies qui dénoncent les politiques corrosives en Afrique et les sociétés en crise de valeurs.

Sony Labou Tansi peint, dans son roman *L'anté-peuple*, une société décadente, régie par la violence et l'abus du pouvoir. Ce roman, en structure ternaire, représente un univers cauchemardesque dans lequel évolue Nitu Dadou, personnage emblématique dont l'histoire fait écho aux pratiques gouvernementales déshumanisantes des deux rives du Congo. Il bénéficie d'un statut commode dans la société : directeur de l'École normale de Lemba-Nord. C'est un citoyen exemplaire, mari et père de deux enfants. Il nage contre-courant dans une société corrompue, où l'élite dont il fait partie peut s'accaparer de tous les plaisirs de la vie (argent, maîtresses…).

Effectivement, Dadou repousse les avances de l'une de ses jeunes élèves, Yavelde, nièce du commissaire urbain de la ville, et tente par tous les moyens de résister à la tentation de la chair afin de garder l'estime de soi. Ainsi débute, pour le vertueux, le tendre et l'honnête Dadou, une aventure à la fois effrayante et extraordinaire et qui l'amène à la prison de son pays et jusqu'aux guérillas révolutionnaires de l'État voisin.

Cette féroce satire socio-politique dénude la gérance de l'élite africaine basée sur l'oppression et la ségrégation de l'Africain par l'Africain. La notion du respect est omniprésente dans cette trame romanesque, elle représente ce désir auctorial d'extérioriser tous les maux de la société postcoloniale. Alors, comment se manifeste-t-elle dans le roman à travers le parcours du personnage principal ? Et pouvons-nous parler d'une crise de respect dans la société africaine au lendemain des indépendances ?

Cet article mettra en relief le parcours de Dadou, un personnage honnête et singulier attaché à l'estime de soi malgré l'hypocrisie de la société où il vit. Il sera ensuite question de montrer l'immuabilité des conditions socio-économiques de son pays régi par une atmosphère d'oppression et d'irrespect.

Le respect est une notion protéiforme qui sert à désigner des sentiments, des dispositions, des actions et des positions. Nous nous focaliserons sur ce dernier aspect, c'est-à-dire le respect comme position. Patrick Pharo en propose une définition :

> Le respect est une position pratique de la première personne qui consiste pour celle-ci à limiter sa liberté d'action de façon à ne pas porter atteinte à la valeur éminente qu'elle reconnaît à une personne ou à un objet, ou qu'une autre personne accorde à un objet[4].

[3] J.-J. S. Dabla, *Nouvelles Écritures Africaines : Romanciers de la Seconde Génération*, Paris, L'Harmattan, 1986.

[4] P. Pharo, *La Logique du respect,* Paris, Éditions du Cerf, 2001.

L'attirance qui naît entre la jeune Yavelde et le réalisateur citoyen Dadou remplit les premières pages du roman de l'incertitude quant à savoir si le citoyen exemplaire, honnête et prudent succombera à la passion et avouera qu'il est amoureux de la « petite fille ».

S'il a été choisi pour occuper ce poste, c'est parce qu'il est un homme vertueux : « on le fit directeur d'une normale de filles parce qu'on lui reconnaissait un soupçon de vertu » (*L'anté-peuple*, p. 13). En effet, il va lutter contre ce sentiment en se posant la question à quoi ressemble « un citoyen directeur amoureux d'une gamine sinon à un gros cochon dans une grosse cochonnerie » (*L'anté-peuple*, p. 10). Il s'interdit de la regarder et répète à lui-même sans cesse qu'elle est juste une gamine. Cette torture intérieure germe en lui mais en vain. Le citoyen directeur s'autocensure pour garder son image intacte comme étant un « Bon Dieu, un sans besoin, un sans corps, moisi de principes, de calculs. Une vraie boîte à idées, et, comme disaient les gens, les Dix Commandements en chair et en os » (*L'anté-peuple*, p. 25).

Montre, comme l'appelait son chauffeur, est perçu comme une personne étrange inadaptée à la société où il vit : ses principes, le respect de son lieu de travail ne correspondent pas aux mœurs de sa société « dans un pays où les gens pouvaient quitter leur lieu de travail à la moindre occasion, au moindre prétexte » (*L'anté-peuple*, p. 26).

Patrick Pharo, en définissant le respect, l'associe à la notion de la position pratique qui est « le mouvement […] par lequel un corps se fait connaître comme l'occurrence d'une certaine pensée et induit, de ce fait, certains effets chez d'autres sujets »[5] . De là, nous pouvons constater que l'effet produit chez les autres est un effet de bizarrerie puisque le système de valeurs des deux entités antinomiques (Dadou/société) n'est pas le même.

Yavelde, une créature d'une beauté incroyable, tout comme la fille du commissaire, Yealdara, ensorcelle tous les hommes par sa beauté, mais elle n'a d'yeux que pour « le citoyen directeur »[6]. Elle l'invite à une fête familiale, à laquelle il ne peut pas ne pas se rendre. Dadou observe de près ce délaissement des mœurs ancestrales africaines :

> Yavelde dansait avec son oncle […] Aujourd'hui, comble des combles, les nièces dansent avec leurs oncles. Paraît que c'est la « civilisation », et, ces gens qu'on avait mis très peu de temps à « civilisationner » s'embrouillaient un peu dans leurs pratiques (*L'anté-peuple*, p. 38).

Dadou critique le comportement de la nouvelle génération et la dissolution des valeurs morales qui régissaient, jadis, le peuple africain. Pour lui, le désir de restreindre ses propres actions pour préserver ses valeurs est le comble du civisme. Il s'est créé une sorte d'ordre éthique qui a fait de lui une personne intransigeante

---

[5] P. Pharo, *op. cit.*

[6] Surnom du personnage principal Dadou, qui se réfère à son statut social : directeur de l'École normale de Lemba-Nord.

et connue de tout le ministère de l'Enseignement à tel point qu'on lui attribue le surnom de « Colon » (*L'anté-peuple*, p. 45).

L'ordre qu'il a instauré est menacé par sa flamme envers la jeune Yavelde, et de là naît une lutte acharnée entre son désir et son système de valeurs. Le chaos y prend place. Pour lutter, Dadou finit par noyer ses désirs dans l'alcool ; cette boisson qui enivre et étourdit d'habitude, l'aide à retrouver sa raison et son équilibre éthique. Comme conséquence, il n'est plus assidu au travail, devient alcoolique, sacrifie son travail à cause de l'alcool mais conserve sa dignité. L'ange déchu est en plein combat intérieur : céder à la tentation et garder son emploi ou se réfugier dans l'alcool et garder l'estime de soi. Dilemme tragique certes, mais qui fait de lui un homme transparent dans une société schizophrène.

Or, l'alcool est cette substance qui augmente le temps de réaction et diminue les réflexes et la vigilance. Dadou l'a choisi pour échapper à Yavelde qui le suit partout. Pour lui, la partie est jouée : c'est un citoyen directeur qui ne doit pas abuser de ses élèves. C'est cette singularité d'esprit qui rend la « gamine » (*L'anté-peuple*, p. 10) follement amoureuse de lui : « c'est un homme, dit Yavelde. On n'en a plus beaucoup comme lui » (*L'anté-peuple*, p. 43).

Son absentéisme et sa débauche lui valent une réunion avec le directeur général, un homme qui compatit avec Dadou et essaye d'élucider le mystère de son alcoolisme. Dadou rétorque à son supérieur et à lui-même : « C'est un moment de ma vie, citoyen directeur général, quelque chose me dit qu'il faut que je boive » (*L'anté-peuple*, p. 45).

Ce moment de sa vie porte le nom de Yavelde, la cause de tous ses malheurs. Sony Labou Tansi se sert d'une certaine complexité de l'intrigue pour mettre en évidence la complexité de l'homme nouveau. Georges Ngal explicite cet aspect : « Le romancier s'éloigne du monde extérieur pour s'introduire dans l'univers mental »[7]. L'univers mental de Dadou est écartelé entre une passion fougueuse et une éthique solide. L'alcool est sa bouée de sauvetage qui lui offre un semblant d'équilibre moral : « Pourquoi buvait-il au juste ? la démangeaison. La gamine aussi. La gamine surtout. Fallait oublier la gamine » (*L'anté-peuple*, p. 48).

Prise au piège de son amour pour le citoyen directeur, Yavelde succombe à sa colère alimentée par le refus de son amoureux et décide de se venger : elle couche avec un inconnu et se suicide tout en incriminant le directeur par le biais d'une lettre accusatrice. Ce dernier passage à l'acte coûte au héros déchu, position sociale, famille et dignité. Il apprend la mort de Yavelde par sa cousine Yealdara dans son refuge habituel - le bar Du Magistrat : « Yavelde est morte, dit Yealdara » (*L'anté-peuple*, p. 70).

À partir de là, son monde s'effondre et commence une nouvelle étape de sa vie. Il décide de rejoindre sa famille et, en arrivant, il se heurte avec le peuple qui « réglait le problème avant l'arrivée des représentants de la loi » (*L'anté-peuple*,

[7] G. Ngal, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan,1994, p. 89.

p. 75), il subit toutes les atrocités assoiffées de violence : « La foule lançait des cris de triomphe » (*L'anté-peuple*, p. 75). Outre l'assassinat de ses deux enfants, la mort de sa femme et le saccage de sa maison et de ses biens, le peuple a pris plaisir à maltraiter cet homme avec Yealdara et le chauffeur de taxi. Le respect envers cet ex-directeur est dissipé et remplacé par un sentiment de haine déshumanisante.

Le système postcolonial lui aussi montre ses crocs : appelé au tribunal après un passage au commissariat dans lequel Yealdara a été violée par un agent de police, Dadou rencontre un ancien ami-avocat qui veut le défendre, le Maître Malvoisi que les autorités corrompues ont refoulé à son pays pour de fausses excuses. L'audition est ainsi suspendue et reportée à une date ultérieure. Dadou se rend compte du degré de corruption et de l'impossibilité de prouver son innocence. Citoyen Dadou, qui faisait partie de l'élite, se retrouve dénudé de tout respect envers sa personne. Plusieurs questions nous traversent l'esprit : le respect, est-il relatif à une situation socio-économique ou doit-il être ontologique à l'être humain ?

Pour la société postcoloniale décrite par Labou Tansi, le statut social est déterminant pour être traité comme un être humain. La preuve est que « citoyen Directeur » (*L'anté-peuple,* p. 10) perd sa dignité en perdant sa position de directeur. En témoignage, le comportement du commissaire urbain, l'oncle de la défunte, qui maintient Dadou en prison et abuse de son pouvoir pour le garder captif sans jugement. La crise et les aberrations qu'a connues l'Afrique postcoloniale viennent de cet abus des autorités au pouvoir. Le narrateur décrit cette situation de la manière la plus simple :

> [...] dans ces pays jeunes, les responsables, par prudence, il faut d'abord les prendre pour des voleurs. Ils avaient d'ailleurs tout à fait pour acquérir cette réputation et s'efforçaient de la conserver.[…] incarner le pays signifiait simplement le gérer comme sa main gauche ou son pied droit. Ils étaient la nation par droit (*L'anté-peuple,* pp. 34-35).

La prison, cet endroit où les criminels sont privés de leurs libertés, se transforme en un endroit où l'autorité règle ses comptes avec les intellectuels, les universitaires et toutes les personnes qui s'y opposent : « c'est bourré d'universitaires, la prison, en ce moment » (*L'anté-peuple*, p. 83). Dadou en fait partie, c'est le commissaire qui l'emprisonne sans avoir recours à une investigation ou à une analyse scientifique pour prouver son innocence ou sa culpabilité. La démocratie tant attendue en Afrique se transforme en autocratie. L'oncle de Yavelde s'assure même de lui pourrir la vie en passant personnellement lui dire : « cette ordure, c'est mon cas personnel. Il faut lui compliquer le séjour » (*L'anté-peuple*, p. 98).

Le régisseur de la prison estime beaucoup Dadou et voit en lui un homme digne et honnête. Aidé par Yealdara, il va lui permettre de s'évader et de franchir la frontière fluviale qui le sépare de son exil. Yealdara, la fille du commissaire, use de tous les moyens dont elle dispose pour aider le fugitif. C'est une autre image de la femme africaine qui surmonte toutes les formes de violence et d'injustice pour veiller sur les siens. Elle renonce à ses études universitaires et le statut que lui procure son lien de parenté avec le commissaire urbain pour protéger son amoureux Dadou. Le

commissaire urbain monte les échelles du pouvoir et devient *crescendo* : gouverneur communal, ministre de l'information et finalement conseiller à la présidence. Des postes réservés à ceux qui excellent dans la torture et l'oppression du peuple.

Une fois dans l'autre rive, Dadou apprend que les choses ne sont pas très différentes de ce qu'elles sont dans son pays natal : arrestations, abus du pouvoir par les forces de l'ordre. Toute la population est à la merci de l'autorité postcoloniale. L'immuabilité des conditions socio-politiques nous pousse à nous interroger sur le respect des droits de l'Homme. Quelle est la faille qui a engendré ce comportement barbare de la part d'une minorité au pouvoir vis-à-vis des peuples ?

Revenons à la définition de Patrick Pharo. Il parle du respect comme étant une position pratique. Autrement dit, un état qui découle d'une intention et attribue le nom du « respect » à la relation entre un agent et son destinataire. Une sorte de « entre » les personnes se forme à partir de l'intention d'un agent, les actions accomplies et la signification de ces actions chez le destinataire. Puisque cette relation repose sur l'intention, elle n'est pas directement observable mais peut être reconnue par le biais de certains signes, ce qui touche l'intégrité d'une personne ou d'une chose est contradictoire avec le respect. Il ne repose pas sur les actions elles-mêmes ni sur les dispositions qui déclenchent ces actions mais sur le résultat de ces actions. C'est une sorte de finalité à laquelle la personne aspire. Un but à atteindre et un idéal que ces actions tendent à réaliser. Se retenir et conserver l'intégrité des autres nous paraît le *summum* de cette notion.

S'appuyant sur cette explication, nous pouvons déduire que la relation qui unit l'Africain à son égal n'est pas basée sur la conservation de l'intégrité de l'autre, chose à laquelle les Africains n'ont pas été habitués durant la colonisation. Auparavant, le système colonial prônait l'infériorité du colonisé réduit à une main-d'œuvre au service du colon. Avec la décolonisation, les autorités ne cherchent pas à se débarrasser des vestiges du colonialisme et octroyer au peuple le libre arbitre pour décider de son propre avenir. Une crise des droits de l'Homme en résulte.

Dadou traverse le fleuve Congo et rejoint la milice dans un pays où l'on l'accuse même pour sa façon de marcher : « Ici, dit la vieille, on te reproche même ta façon de marcher. C'est le bouchon, comprenez-vous ? » (*L'anté-peuple*, p. 134).

Sony dans la peau de Dadou se plaint de cette réalité qui est partout : « c'est partout le bouchon, dit Dadou. Et ça me fait marrer qu'on parle des minorités blanches, alors que toute l'Afrique est inondée de minorités noires » (*L'anté-peuple*, p. 134).

Le système totalitaire repose sur des fondements bien déterminés pour conserver son hégémonie : semer la terreur et punir les réticents. La vieille chez qui se réfugie Dadou à son arrivée lui interdit de parler politique car ce sera interprété comme une rébellion et dans le pays, on punit les rebelles. Même situation que dans son pays d'origine, la peur de l'autorité pousse le peuple à commettre plus de violence, on le maltraite parce qu'il est soupçonné d'être un maquisard. Il rejoint la guérilla et se travestit en fou couvert de croûtes. Yealdara le rejoint et le cherche partout, usant

de toutes ses armes pour que ceux qui l'entourent puissent vivre. Un parcours digne d'une vraie combattante.

Dadou le fou tue Mouyabas, le premier secrétaire, et s'enfuit avec les maquisards. Un acte de résistance connu pendant l'indépendance pour éliminer les bourreaux de l'autorité. Il ne semble pas fier de son acte malgré le discours d'Assabrou, le chef de la résistance : « Notre cause est juste parce que, si la vie cesse d'être sacrée, la matière, toute la matière ne sera plus qu'une sourde folie » (*L'anté-peuple*, p. 210). Pour un personnage comme Dadou, tuer est un acte d'irrespect à la vie humaine, un acte violent quoique bien fondé. Ce qu'il a fait lui donne un sentiment de nausée. Il se voit comme manipulé pour commettre des actes dont il n'est pas fier.

En guise de conclusion, nous pouvons constater que ce roman réélabore, à partir de la fiction, les vicissitudes que l'indépendance a entraînées avec elle pour les jeunes pays africains. Pour l'écrivain congolais, les Africains ont fait plus de mal aux Africains : assassinats, incarcérations, tortures, etc., et ceci pour conserver leurs parts du gâteau. Un réalisme cruel et une esthétique complexe au sein d'une fiction qui flirte avec la réalité postcoloniale. Le respect se mue en mille formes dans cette trame romanesque pour conclure que l'être humain doit être au centre de toute évolution, que son entité doit être conservée dans toutes ces conditions. Pour parler d'États indépendants, les gouvernements doivent ériger les fondements des droits de l'Homme.

Frantz Fanon propose une solution aux maux de la post-colonie :

> Le gouvernement national s'il veut être national doit gouverner par le peuple et pour le peuple, pour les déshérités et par les déshérités. Aucun leader quelle que soit sa valeur ne peut se substituer à la volonté populaire et le gouvernement national doit, […] redonner dignité à chaque citoyen, meubler les cerveaux, emplir les yeux de choses humaines, développer un panorama humain[8].

*

Pour citer cet article : DAHMAN, Sanae (2022) : « Parcours de la déchéance humaine dans *L'anté-peuple* de Sony Labou Tansi », *Literaport. Revue annuelle de littérature française*, n° 9, p. 43-49.

[8] F. Fanon, *op.cit.*, p. 181.